

chance d'assistance, ne se maintenait qu'avec difficulté ; soutenu par Mme Clarke, il verrouilla la porte intérieure, qui donnait de l'arrière cabine sur le passage, au pied de l'escalier, et aussi la porte conduisant dans la pièce antérieure, et se mit à faire de son mieux pour la sauvegarde de sa femme et de son enfant.

Il était certainement tout à fait incapable de prendre des mesures de précaution pour le reste de l'équipage, qui pouvait, d'ailleurs, être en majeure partie acquis à la révolte.

A cet instant, il entendit de nouveau des pas sur l'escalier, et un homme vint s'affaïsser au bas, contre la porte. Le capitaine entr'ouvrit avec précaution la porte de derrière, comptant pouvoir tirer sur le coolie, mais, au lieu du misérable, c'était un homme de l'équipage, nommé Hendriessen, qui semblait bouleversé et frissonnait de terreur.

En voyant la baie ouverte, il supplia :

— Oh ! cachez-moi, capitaine ! cachez-moi !

Le capitaine le mit en joue et lui demanda ce qu'il y avait, mais le malheureux était tout à fait incapable de fournir un renseignement et ne faisait que répéter :

— Cachez-moi ! cachez-moi !

Le capitaine Clarke, craignant une trahison et dans l'impossibilité de rester debout plus longtemps, referma et verrouilla la porte, et laissa l'homme dans le passage.

Il s'assit alors sur une natte dans un coin de la cabine, d'où il pouvait commander avec son revolver les portes et les fenêtres ; et Mme Clarke, dont la présence d'esprit ne s'était pas démentie une seule minute et qui avait montré le plus grand courage depuis le moment où la chute de son mari sur les marches l'avait éveillée, commença à étancher le sang et à panser ses blessures.

Elle découvrit d'affreuses balafres autour de la tête et aux tempes, et la terrible blessure qu'il avait reçue dans le flanc gauche, juste au-dessous des côtes, blessure qui atteignait le poumon.

Tandis qu'elle était occupée à ces soins, les deux coolies parurent soudain à une fenêtre de la cabine, brisèrent le carreau et on entendit la voix de l'un d'eux qui appelait l'autre pour entrer.

Le capitaine Clarke était trop faible pour tenir d'une main bien ferme son revolver, mais, cependant voyant que la jambe d'un des bandits se glissait doucement par le trou fait à la fenêtre, il tira deux fois coup sur coup, et le couple, qui le croyait assurément mort, fila précipitamment en envoyant une bordée de jurons qui témoignait de son désappointement.

C'était leur premier échec et il avait son importance, car ils voulaient certainement s'emparer du stock d'armes à feu du capitaine pour en finir avec leurs camarades.

* *

Nous pouvons maintenant laisser pour quelque temps les occupants de la cabine et raconter ce qui s'était passé dans les autres parties du navire.

Quelque extraordinaire que la chose puisse paraître, le fait est que la mutinerie était, d'un bout à l'autre, l'œuvre des deux coolies embarqués à Manille.

Comme ils appartenaient chacun à l'une des deux bordées, ils avaient résolu de frapper le coup au changement du quart, cet instant étant le seul où ils pussent joindre leurs efforts.

Le quart descendant à minuit avait remarqué que le coolie, qui aurait dû rester sur le gaillard d'avant jusqu'au moment où la garde serait relevée, était parti sur le pont quelque temps avant l'heure.

Quand on changea les quarts, le premier et le second lieutenants s'assirent et causèrent, sur l'écoutille d'arrière.

Les deux coolies s'approchèrent en sourdine et les surprirent, l'un des deux prétendant qu'il était malade.

Avant que l'un des officiers eût pu répondre, les deux bandits avaient sauté sur eux et les avaient lardés avec les couteaux qu'ils tenaient dans chaque main.

Le second lieutenant avait pu se traîner jusqu'à la cabine du capitaine, comme nous l'avons vu, et appeler à deux reprises son capitaine, avant de tomber mort.

Le premier lieutenant mourut trois heures après, sur le gaillard d'avant.

Les hommes de quart, qui avaient le dos tourné, furent effrayés par un bruit étrange et, en se retournant, ils virent le premier lieutenant qui venait vers eux et leur criait qu'il était frappé à mort.

Quelques-uns des matelots le saisirent et l'emmenèrent rapidement à l'avant, tandis que les autres paraissaient avoir perdu complètement la tête et s'enfuyaient, pris de panique, dans la même direction.

(La fin au prochain numéro)

M. WADDINGTON

Ancien sénateur de l'Aisne, France, ancien ambassadeur à Londres, M. William Waddington est mort le 13 janvier dernier.

Né à Paris en 1821, de parents anglais, il fit de brillantes études à l'Université de Cambridge. Il se fit ensuite naturaliser Français et se consacra tout d'abord à l'étude de la numismatique.

Ce n'est qu'en 1871 qu'il fut envoyé, par le département de l'Aisne, siéger sur les bancs de l'Assemblée nationale. Il siégea au centre gauche. La première fois qu'il fut ministre, avec le portefeuille de l'instruction publique, c'est dans le cabinet qui précéda de peu, en 1873, la démission de M. Thiers. Après la chute de M. de Broglie, en 1874, le maréchal de MacMahon offrit à M. Waddington un portefeuille, qu'il refusa pour ne pas se séparer de ses amis politiques.



M. W. WADDINGTON, décédé

De 1876 à 1880, M. Waddington fit partie de plusieurs cabinets ; c'est lui qui, comme ministre de l'instruction publique, proposa de restituer à l'Etat la collation exclusive des grades universitaires. A cette époque, cette loi, votée par la Chambre, fut repoussée par le Sénat. Elle ne fut définitivement adoptée que plus tard.

M. Waddington fut enfin président du Conseil et ministre des Affaires étrangères. Il avait été nommé ambassadeur à Londres, après M. Chalmel-Lacour, et avait conservé ces hautes fonctions jusqu'à l'an dernier. Il fut alors remplacé par M. Decrais.

SUR LA QUESTION DES ENFANTS

Mon fils jouait à côté de moi. Je lisais attentivement la curieuse relation d'une excursion en Chine, quand l'enfant me tira le bras et me dit :

— Père, pourquoi...

— Laisse-moi.

— Pourquoi, en soufflant le...

— Laisse-moi donc ! lui dis-je.

Mais lui, avec cette providentielle obstination des enfants :

— Pourquoi, en soufflant le feu avec un soufflet, l'allume-t-on ? Réponds-moi, père.

— Je n'en sais rien, repris-je avec une sorte d'impatience, en le repoussant.

Il s'éloigna, chagrin, et je me remis à ma lecture. Mais j'étais distrait ; mon attention, détournée un moment, ne pouvait se reprendre au fil du récit ; et, malgré moi, sur ces pages, au milieu des noms étranges de ces contrées lointaines, je voyais toujours les yeux interrogateurs de l'enfant et sa mine avidement curieuse. Bientôt donc, les rivages de la Chine s'éloignèrent de moi sans que je m'en aperçusse ; et, ma pensée dérivant, je mis à réfléchir à cet admirable *pourquoi* qui fait le fond du langage de l'enfance. — Quel esprit d'investigation ! me disais-je ; comme tout les frappe dans ce monde nouveau pour eux ! Il y avait une peine réelle sur sa petite figure, quand je l'ai repoussé. Et, en effet comment ai-je pu le repousser ? N'est-ce pas une faute, plus qu'une faute, d'amortir ainsi cette ardeur, qui est comme la faim et la soif de l'intelligence ? N'est-ce pas, en quelque sorte, leur fermer les yeux ? Toujours écartés, ils perdent l'habitude de voir ? les objets eux-mêmes n'ont plus pour eux leur signification, et nous plongeons dans la nuit ceux que nous sommes chargés d'éclairer. Mes réflexions devenaient des remords. Ainsi, tout à l'heure, pourquoi avoir refusé de lui répondre ? pourquoi, lorsqu'il me demandait cette explication lui avoir dit... "Je ne sais pas !" A peine avais-je achevé ce mot, que je m'arrêtai, frappé d'un coup subit : — Pourquoi lui ai-je dit *je ne sais pas* ? repris-je avec lenteur, — par une raison bien impérieuse, bien puissante, bien honteuse... c'est que... je ne le sais pas !

Le livre me tomba des mains, mon ignorance m'apparut pour la première fois dans toute son étendue ; et, comme en tombant, mon livre s'était ouvert à la première page, je lus sur le titre : *Voyage dans l'Inde et dans la Chine*. Voilà qui est bien étrange ! pensais-je : je me fatigue à apprendre ce qui se passe en Chine, et je ne sais pas pourquoi ce soufflet, dont je me sers à chaque moment, allume le feu qui me chauffe tous les jours ! Que dis-je, ce soufflet ? Mais ce clou qui le supporte, mais ce mur, où est attaché ce clou ; mais ces papiers peints qui recouvrent ce mur, d'où viennent-ils ? Et ce livre où je lis, et ce papier où j'écris, qui les fabrique ? Comment ? Où ? Depuis quand ? Les questions abondaient, les pourquoi se multipliaient ; je voyais, pour ainsi dire, chaque objet s'animer sous mes regards et m'interroger ! Tous ces mystères au milieu desquels j'avais vécu sans les comprendre ni les sonder, et qui se révélaient à moi, m'accablaient sous cet éternel *je ne sais pas*, mon unique et humiliante réponse.

La voix de cet enfant m'a réveillé de mon sommeil d'ignorance. J'en veux sortir pour lui. Je veux étudier ce petit monde qu'on appelle une chambre, pour l'y guider et lui en montrer les principales merveilles. M. Xavier de Maistre, ce délicat esprit, qui appartient au XVIII^e siècle par le badinage et au nôtre par la rêverie, a écrit son charmant petit livre avec un mélange piquant de scepticisme et de sensibilité ; l'on y sent l'homme qui a vu Voltaire et qui a entrevu Chateaubriand ; mais en réalité son *Voyage autour de sa chambre* n'est qu'un aimable prétexte pour en sortir. Moi, c'est dans mon réduit même que je veux concentrer mes pérégrinations ; je pars en pèlerinage pour chez moi ! Et toi, cher interrogateur, toi dont l'obstiné *pourquoi* m'a jeté dans ce nouveau mouvement d'idées, viens avec moi, écoute, regarde, instruis toi, instruis moi. Enfants ! enfants ! nous vous aimons d'une affection bien profonde ; et cependant nous ne savons pas tout ce que vous êtes pour nous. Non seulement Dieu nous a donné en vous des sources inépuisables de joie, mais vous nous servez d'instituteurs ; vos questions ingénues ouvrent nos yeux ; le besoin de vous instruire nous force à apprendre et à réapprendre, et nous vous devons tout, même ce que nous vous donnons !

ERNEST LEGOUVÉ.

L'édition des *Loisirs d'un homme du peuple*, par G.-A. Dumont, tire à sa fin. Bientôt elle sera complètement épuisée. Prix : 50c. G.-A. et W. Dumont, libraires, 1826, rue Ste-Catherine.